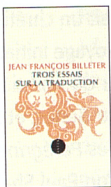




Anthologie de la poésie chinoise,
RÉMI MATHIEU (DIR.),
éd. Gallimard,
« Bibliothèque de La Pléiade », 1 600 p., 72,50 €
(66 € jusqu'au 30 juin).



Trois essais sur la traduction,
JEAN-FRANÇOIS BILLETTER,
éd. Allia,
128 p., 6,20 €.

Ce que Chine chante

Une monumentale anthologie de la poésie chinoise, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours : forte de traductions remarquables, elle révèle un continent largement méconnu.

Par **Jean-Yves Masson**

Quelques chiffres d'abord, pour prendre la mesure de l'événement considérable que représente la parution, dans la « Bibliothèque de La Pléiade », de cette *Anthologie de la poésie chinoise* dirigée par Rémi Mathieu. La précédente réalisation de grande ampleur dans ce domaine était l'*Anthologie de la poésie chinoise classique* dirigée par Paul Demiéville, parue en 1962 et toujours disponible en Poésie/Gallimard. Elle rassemblait 193 poètes, dont le plus récent était mort en 1814, représentés pour la plupart par un ou deux textes, les auteurs les plus importants ayant droit à huit ou dix poèmes. Li Po, le grand poète des Tang (VIII^e siècle), dominait l'ensemble avec 22 poèmes. Cette anthologie aura aidé de nombreux lecteurs curieux à s'orienter dans une tradition poétique dont les premiers témoignages émergent de la nuit des temps mythiques vers le XI^e siècle avant notre ère.

L'ouvrage conçu par Rémi Mathieu, directeur de recherche au CNRS à qui l'on doit déjà les volumes de La Pléiade sur les philosophes confucianistes, est d'une tout autre ampleur : elle rassemble 391 poètes, auxquels il faut ajouter des anonymes de toutes les époques (depuis les auteurs du *Classique des poèmes* – une compilation de 305 poèmes qui constitue le « socle » de la mémoire poétique chinoise – jusqu'aux poèmes déposés par la population sur la place Tiananmen en 1976 en hommage au Premier ministre Zhou Enlai). Pour les poètes majeurs, le choix équivaut à un véritable petit livre : 33 poèmes de Wang Wei, 54 poèmes de Li Po (dont le nom s'écrit aujourd'hui Li Bai), 62 poèmes de Du Fu, 47 poèmes de Su Shi (*alias* Su Dongpo), pour ne citer que les plus célèbres. Enfin, cette anthologie va jusqu'à l'époque contemporaine et se clôt sur deux auteurs, Gu Cheng (1957-1993) et Haizi (1964-1989), qui ont en commun de s'être suicidés ; les autres poètes, tous nés dans les années 1950, sont encore en activité. Parmi eux, Bei Dao, Mang Ke,

Duo Duo ou Yang Lian ont été invités en France et ne sont plus des inconnus chez nous.

Chacune des huit grandes périodes de ce volume a été confiée à un seul spécialiste chargé de la sélection, de la présentation et des traductions : ce choix d'une équipe restreinte garantit un juste équilibre entre les poètes, mais aussi une grande cohérence, car on sent bien à lire que des procédures communes ont été soigneusement mises en place par le coordinateur du volume, qui signe la remarquable préface. Grâce à celle-ci, mais aussi au fil des introductions aux différentes périodes, le lecteur non spécialiste apprendra beaucoup sur un patrimoine dont la part classique, pour les Chinois eux-mêmes, n'est aujourd'hui accessible qu'au prix d'un apprentissage à peu près comparable à celui du latin et du grec pour nous.

Plus d'une fois, en lisant cet imposant volume qu'on ne dévore évidemment pas d'un coup, m'est revenu à l'esprit ce qu'écrivait Hugo von Hofmannsthal en 1922 dans son *Livre des amis* : lire un poème chinois traduit dans une langue occidentale, c'est comme « boire le reflet d'un vin, puisque nous portons à nos lèvres le reflet d'une coupe ». Nous savons bien que le contenu qu'on nous présente dépouillé de sa forme initiale n'aurait pu naître sans cette forme qui, dans la traduction, a justement disparu. « Et si pourtant nous devenons ivres, poursuivait l'écrivain autrichien, n'est-ce pas que l'action dont nous éprouvons l'effet dans de si étranges circonstances, et que nous considérons comme relevant de la catégorie la plus haute, est telle qu'elle nous est transmise par le sens religieux ? »

Indépendamment de la thématique des poèmes, quelque chose comme un frisson sacré se communique en effet au lecteur des traductions venues de langues très lointaines, quand elles sont réussies comme c'est le cas ici. Car comment imaginer langue plus éloignée de la nôtre que le chinois ? Une langue monosyllabique (ce qui ne signifie pas que tous les mots n'aient qu'une seule syllabe, mais

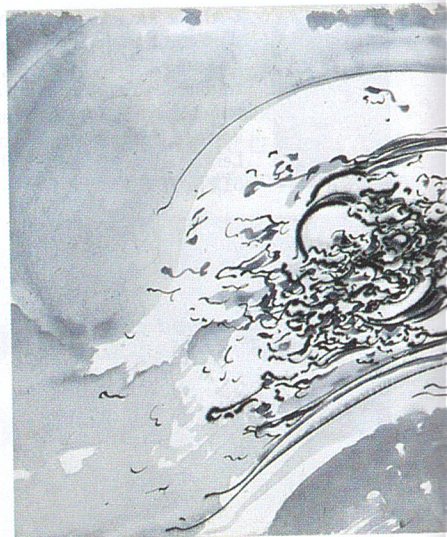




ILLUSTRATION FRANCIS HERTH POUR LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

que toute syllabe a un sens en soi), isolante (les mots sont invariables), comportant quatre tons plus un ton neutre (le sens d'une syllabe dépend de l'inflexion de la voix), où tous les indicateurs de circonstances et tous les modalisateurs sont des particules et des suffixes, et où l'ordre des mots est par conséquent primordial car les liens logiques ne sont jamais précisés. Le chinois favorise la suggestion, permet même de dissimuler qui parle, et à qui. Les vers y valent doublement par leur musicalité (la musique joue un rôle majeur dans certains genres poétiques) et par la beauté des caractères qu'exalte l'art de la calligraphie. La traduction occulte inévitablement tout cela. Elle force à expliciter ce qui, dans le texte original, demeure implicite.

Jusqu'où faut-il aller dans l'adaptation ? À quel prix la poésie chinoise peut-elle devenir lisible en français ? L'ouvrage aujourd'hui classique de François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise* (Le Seuil, 1977, réédité chez

**La langue
chinoise
permet
même de
dissimuler
qui parle,
et à qui.**

Points) nous avait déjà apporté des éléments de réponse. Le hasard des parutions nous donne à lire en même temps que le volume de La Pléiade les *Trois essais sur la traduction* d'un éminent sinisant, Jean-François Billeter. Celui-ci montre pas à pas à ses lecteurs comment on arrive à une traduction lisible d'un texte chinois classique. Son propos est nettement polémique : pour reprendre la terminologie fameuse proposée par Jean-René Ladmiral, il est clairement « cibliste » – partisan d'un travail orienté vers la langue d'arrivée –, ce qui le conduit à condamner comme illusoires (avec raison, me semble-t-il) toutes les tentatives « sourcières » qui prétendent garder en français « quelque chose du chinois ». Allant dans le même sens, Rémi Mathieu déclare dans sa préface avoir refusé le « sabir indigeste – c'est-à-dire illisible –

supposé *faire chinois* » que nous ont infligé certains traducteurs. Le petit livre passionnant de Jean-François Billeter (qui n'a pas participé au volume de La Pléiade) éclaire le pari que représente la traduction de la poésie en général, car il propose une *esthétique* de la traduction fondée sur la prise en compte des « effets » du poème sur le lecteur : le poème, qui reste intraduisible si l'on part de ses mots, se laisse enfin traduire si l'on fait l'effort, pour le comprendre, de retrouver l'expérience qui fut celle de l'auteur. Idée simple et forte, à méditer, qui n'est pas si éloignée des positions défendues par Yves Bonnefoy dans son récent livre sur la traduction (*L'Autre Langue à portée de voix*, Le Seuil, 2013).

Le poète chinois s'attache le plus souvent à un moment, à une vision qui s'est gravée dans son esprit et dont il tire la quintessence pour la rendre communicable. Il n'explique rien : il montre. Il est ce qu'il voit, ce qu'il sent, au plus près du réel. Si le sentiment qui domine cette poésie n'est pas l'amour, mais l'amitié, sans doute est-ce parce que l'amitié est un pur échange sans possessivité, une manière d'être au monde fondée sur la discrétion vigilante. Discrétion et vigilance sont deux valeurs morales sur lesquelles la poésie chinoise classique a fondé tout un art de vivre où poésie et musique, main dans la main, jouent le rôle de gardiennes des usages, permettant de lentes évolutions mais aussi parfois de brusques mutations – d'où l'importance de la succession des dynasties.

Chacun des huit traducteurs de La Pléiade a été laissé libre d'adapter les principes d'ensemble à la nature du texte original, en osant même – rarement – des rimes quand le texte original le justifiait. Le privilège accordé au vers libre et le parti pris général de sobriété aboutissent à nous donner le sentiment que non seulement les grands poètes de la Chine ancienne ne nous sont pas inaccessibles, mais qu'ils sont éminemment proches de nous – de nos inquiétudes, de notre mélancolie. ●